

MUR 1771

*Onzième*

LETTRE OUVERTE  
aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'été 1955.

Mes chers Confrères,

Depuis que j'ai commis l'imprudence de vous écrire, je m'emploie à dissiper, s'il se peut, des malentendus. Je souligne "s'il se peut", car plus j'avance, plus ma conviction se fortifie que le malentendu est la base même de la société. Nous passons notre vie à mal nous comprendre, à en souffrir, à expliquer ce qui à la réflexion ne s'explique pas. Mais, vous serez les derniers, je gage, à vous en plaindre. La littérature est née de cet état de choses. Elle s'en nourrit et s'en nourrira tant que des hommes peupleront la Terre. Il se peut que les autres arts disparaissent ou s'étiolent sous la pression grandissante de robots ingénieux. Mais la littérature restera florissante tant que certains humains, — tels que vous, mes chers confrères! — éprouveront le besoin d'expliquer l'inexplicable. Il n'est pas nécessaire, vous me l'accorderez, qu'ils trouvent une audience. Leur force d'illusion est telle qu'ils tiennent le désert pour l'agora et la sortie confidentielle d'une plaquette pour un événement historique. A défaut d'une émotion immédiate, ils rêvent d'une consécration posthume, rêve aussi roboratif que celui du Paradis, et non moins sujet à caution.

C'est bien pourquoi, j'imagine, nous témoignons d'un zèle si louable pour glorifier nos morts. Si nous marquons aux vivants une indifférence généralement épicée de mépris, nous exultons quand l'un de nous est tiré avec honneur de l'empire des ombres.

Je me faisais ces réflexions réconfortantes en admirant l'enthousiasme que suscite aujourd'hui Emile Verhaeren.

Il fut un temps où l'un de ses recueils, publié par un éditeur de Paris, ne trouvait pas dix acquéreurs en Belgique. Et un jour le grand poète s'y vit même contester son droit de vote. Il n'était pas Belge, prétendait-on sans rire. En vérité, les bien-pensants supposaient, non sans de fortes raisons, que cette brebis égarée voterait mal. Aujourd'hui, délivré de toutes les contingences, dans la pureté de sa gloire, Verhaeren est livré sans réserve aux rites de la commémoration. Son effigie, consécration suprême, orne un timbre-poste parfaitement laid, comme il est de tradition en Belgique. Ce n'est pas une des moindres prouesses du ministre, fort compétent en philatélie — ainsi que chacun sait — d'avoir sacrifié une vignette à un poète qui n'est, aux dires des orthodoxes, ni Flamand, ni Wallon, ni même Bruxellois.

Le nombre de gens qui ont des vues sur Verhaeren est impressionnant. Nous sommes régulièrement conviés à prêter une oreille plus ou moins attentive à force dithyrambes en l'honneur de notre poète. Certains laudateurs étonnent par leur lucidité toute fraîche. Cette compréhension à retardement prouve la vigueur de cet esprit qui naît, dit-on, dans l'escalier. La Belgique n'en a jamais manqué.

Consciente de ses devoirs, l'Académie de langue et de littérature françaises a voulu être la première dans cette austère compétition. Dédaigneuse des médisants qui soutiennent que ses solennités distillent l'ennui, elle organisa une séance grosse de neuf allocutions. Le tout couronné par un disque de Verhaeren, une vénérable relique, qui permit à ceux qui l'entendirent jadis de ne pas reconnaître sa voix.

Pourquoi, lisant la relation de cet événement, un esprit malin me souffla-t-il ce vers de Verlaine :

"Prends l'éloquence et tords-lui son cou".



Je ne saurais le dire. Je me hâte d'ajouter, pour éviter un nouveau malentendu, que je ne suivrai pas ce conseil dangereux. Faute de quoi, on m'accuserait de vouloir supprimer par strangulation nombre de personnages que l'on dit considérables, sans qu'on sache ce que l'on doit considérer en eux.

J'aime bien que Verhaeren, ce cher Barbare, soit porté sur le pavois par des duchesses et des barons, sans oublier des roturiers lourds de titres étincelants, tous fièrement dressés sur leurs ergots, afin que le parterre — ce microcosme du vaste monde — les admire en découvrant parfois leur existence. Et peu importe que Verhaeren n'y gagne pas un lecteur ! Les foules académiques, c'est connu, applaudissent mais ne lisent pas. C'est même un peu fâcheux, car si elles lisaient, nos académiciens ne seraient pas obligés de se faire octroyer des souscriptions massives par les aumôniers de la rue du Trône. Mais, je le répète, peu importe ! Une cérémonie commémorative a des pouvoirs d'exaltation à quoi une simple réception académique, fût-elle d'une princesse, ne saurait prétendre. C'est toute la distance qui sépare le moment présent de l'éternité ; j'entends une éternité relative, à la mesure de l'homme.

Le présent, il faut bien l'avouer, mes chers confrères, ne nous donne aucun motif de joie. Le lecteur demeure rétif, le libraire est un indifférent, l'éditeur un fantôme et le critique un partisan. Vous remarquerez que je suis dans un de mes jours de grande mansuétude et qu'il me serait facile, sans encourir le reproche d'exagération, d'accoler à ces diverses catégories de bipèdes des épithètes plus corsées. Distinctions et récompenses ne servent à rien. Reste le système des aumônes instauré par le Ministère de l'Instruction publique. Vous connaissez la manœuvre : Il faut séduire les tout-puissants aumôniers. Mais les exercices d'assouplissement, tels que courbettes et genuflexions, ne réussissent pas à tout le monde. D'y être contraints d'aucuns gardent une sourde rancœur. Aussi la commémoration posthume est-elle un viatique puissant pour toutes ces âmes en peine. La commémoration dépasse en quelque sorte la personnalité du commémoré. Elle est revanche et préfiguration, espoir aussi ; car, qui nous assure que demain l'échelle des valeurs



ne sera pas renversée? En fait, le Temps ne ratifie guère les jugements des contemporains. C'est à vous dégoûter de ces présomptueux qui se disent nos guides. Or, si le Temps piétine allègrement les réputations du jour, pourquoi, oui, pourquoi, grands Dieux, ne repêcherait-il pas les Obscurs, comme il glorifie, déjà, les Méprisés ou les Honnis?

A ce titre, la commémoration Verhaeren est particulièrement tonique, car ce grand poète, que son pays traita toujours avec indifférence, était un homme épris de grandeur, pauvre de surcroît, farouchement indépendant, adepte des plus généreuses utopies sociales; en bref, un homme qui s'est trouvé exactement aux antipodes de ses admirateurs plus ou moins occasionnels qui applaudissent aujourd'hui son nom sans lire ses livres. Il est réconfortant que la communauté belge, malgré son aversion pour tout ce qui est grand, se soit attelée à cette commémoration par le truchement de son organe le plus qualifié, l'Académie, dont il ne fut pas, parce qu'elle n'existait pas encore. Et c'est heureux! Pensez donc, si les "Jeune Belgique" qui y régnaient au début avaient voulu faire une niche à ce vieil adversaire? Enfin, tout est au mieux, comme disait Candide. Et j'applaudis des deux mains à l'excellent travail fait par notre Académie, gardienne de ces solides vertus belges que feu Edmond Picard baptisa d'un néologisme frappant de justesse....

Vous me demanderez peut-être pourquoi, étant de cœur avec nos Immortels, je n'ai pas assisté à leur séance? Franchement, je préfère le cirque.

ROGER AVERMAETE